Par un geste qui lui était familier dans les moments d'émotion, il passa la main sur son épaisse chevelure.

— Mais, Anita, je pensais que vous auriez peut-être trouvé le bonheur dans cette union. Je ne désire qu'une chose : vous savoir heureuse, fût-ce aux dépens de mon propre bonheur... Car il faut que vous sachiez que j'aspire de toute mon âme à devenir votre époux... Si vous vouliez, Anita, me dire simplement : " Ary, je serai votre femme, malgré tout ce que j'ai souffert par vous !... "

Toute pâle de bonheur, ses grands cils sombres voilant un peu son regard, elle s'appuyait au tronc d'un arbre. Ary se pencha et lui prit la main.

— Dites, Anita, voulez-vous complètement oublier le passé et vous confier à moi ?

— Ary... Non, je ne suis pas dupe de votre générosité, murmura-t-elle d'une voix oppressée. Vous vous croyez obligé de réparer entièrement vos torts passés en donnant un foyer, une vie calme et heureuse à l'orpheline délaissée, en l'associant à la gloire qui couvrira un jour votre nom... et cela, malgré les regrets qui pourront être la suite de cette résolution. Voilà qui est digne de votre grand cœur, Ary, mais moi, je ne puis accepter... Oh ! non, jamais je n'accepterais d'être pour vous une charge, un ennui perpétuel !

— Une charge !... Un ennui !... Oh ! ne répétez pas de semblables paroles, Anita, car, voyez-vous, si vous refusez de me donner pour la vie cette petite main-là, votre cousin en souffrira bien longtemps, il n'oubliera jamais celle qui lui est plus chère que tout au monde !

— Ary !... est-ce vraiment possible ?

Elle lui tendait les mains, et, dans les grands yeux lumineux qui se levaient vers lui, il lut un radieux acquiescement.

— Il y a si longtemps que je renferme ce rêve en moi ! murmura-t-il doucement. Dès le premier jour où je vous ai revue l'année dernière, Anita, j'ai senti quelque chose s'éveiller en moi. Déjà vous n'étiez plus pour moi l'enfant humiliée et dédaignée, hélas ! Quand je me suis aperçu que vous entriez bien avant dans mon cœur, j'ai lutté, j'ai fui. Peine perdue... Un souvenir me poursuivait toujours et m'a ramené cette année ici, malgré mes résolutions. J'étais prêt à renverser les obstacles, à braver toutes les opinions... pourvu que vous m'aimiez un peu. Mais, dès l'abord, j'ai soupçonné le secret d'Ulrich, et j'ai eu peur... oui, véritablement peur, Anita, car lui, l'heureux garçon, n'avait rien à se reprocher envers vous ! Cependant, si vous aviez trouvé là votre bonheur, je me serais tu, je serais parti...

Ils firent quelques pas en silence sous les tilleuls. Les bruits du dehors, le mouvement de la cité ne venaient pas troubler, dans l'enclos retiré et sauvage, la joie intime de ces fiançailles.

— Mais... votre mère ? murmura tout à coup Anita. Jamais elle ne consentira...

— Peut-être pas aussitôt, hélas !... Mais nous attendrons, n'est-ce pas, Anita ? Ce sera un temps d'épreuve qui nous vaudra ensuite plus de bonheur. Aussitôt que Bettina ira mieux, je parlerai à ma mère... Rentrons maintenant, ma fiancée, et pensez que si sous avez manqué d'affection dans cette maison, il s'y trouve désormais un cœur qui donnerait tout pour effacer ces larmes et ces douleurs de votre enfance.

En entrant dans le vestibule, il rencontrèrent Charlotte qui apprit à son jeune maître que M. Ludnach désirait l'entretenir. Ary se dirigea vers son cabinet de travail, tandis qu'Anita entrait dans le petit salon.

Félicité faisait la lecture à Maurice, et donna Clelia, assise près de sa tante, parcourait nonchalamment les feuillets d'un volume. Elle tourna brusquement sa petite tête brune vers Anita.

— Vous avez donc communiqué à M. Handen votre goût pour les promenades sentimentales sous les tilleuls, Mademoiselle Anita ? dit-elle d'un ton mordant. Vous vous entreteniez sans doute de quelque austère sujet philosophique ?

— Oui, signorina, il était question des compensations que la Providence accorde à ses humbles créatures, répondit froidement Anita.

Elle alla s'asseoir près de la table à thé. Tout en travaillant, elle pouvait apercevoir donna Clelia qui continuait à couper ses pages et à les parcourir rapidement. De temps à autre un long bâillement entr'ouvrait sa bouche fine, le regard profondément ennuyé de la jeune fille errait un instant autour du salon. Mais tout cela se fondit en un délicieux sourire lorsque la porte s'ouvrit vivement sous la main d'Ary.

Le jeune homme semblait extrêmement soucieux et préoccupé, mais néanmoins une lueur de bonheur traversa le regard qu'il dirigea tout d'abord vers sa fiancée.

— Tu n'amènes pas M. Ludnach ? Je pensais que tu lui offrirais de prendre une tasse de thé, dit Félicité en interrompant sa lecture.

— Non, il est parti, répondit brièvement Ary en prenant un siège près de donna Ottavia.

— Et même, il avait une triste figure ! s'écria Léopold qui était entrée derrière son frère. Je viens de le rencontrer, il semblait absolument consterné, pauvre garçon ! Et mon oncle Heffer était aussi tout pâle, tout affecté quand je l'ai croisé cette après-midi dans l'escalier... Est-ce à toi que sont dues ces mines déconfites, Ary ?

Le jeune homme répondit par un geste dubitatif. Anita avait légèrement rougi, mais deux yeux noirs qui l'observaient ardemment furent les seuls à s'en apercevoir.

La jeune Italienne ferma le livre si prestement parcouru et leva son regard souriant vers Ary.

— Votre frère vous suppose des intentions bien cruelles, Monsieur Handen ! dit-elle avec une gaieté qui semblait quelque peu forcée. Il va bientôt vous accuser d'avoir brisé le cœur de M. Ludnach, de... votre cousin Heffer, avez-vous dit, je crois, Monsieur Léopold ? fit-elle d'un ton naïf.